

Jean-Michel Riou

Les Glorieux de Versailles

Ils connaîtront la gloire
ou les larmes de sang.
Ils seront les Glorieux de Versailles.



Flammarion

Extrait de la publication



Les Glorieux de Versailles

Bâtir Versailles... L'immense aventure! Des milliers d'hommes et de femmes défient la nature, rivalisent d'adresse, aiment et souffrent pour que naisse *le palais de toutes les promesses*. Voici l'histoire du peuple des bâtisseurs, venus sur les terres rebelles de Louis XIV parce qu'ils avaient un rêve. Ils connaîtront la gloire ou les larmes. Tous seront les *Glorieux de Versailles*.

Mais qu'en sera-t-il des Pontgallet, la célèbre dynastie de maîtres maçons, rescapée des griffes du *Roi noir* qui a mis Versailles en coupe réglée? Pour Amandine, Jean, Marguerite, de terribles épreuves se suivent et l'amour qu'ils se portent ne suffit plus. La ruine les menace et les ombres du passé resurgissent... Qui viendra à leur secours ?

Après *Le Roi noir de Versailles* couronné par le Prix Cœur de France, l'immense saga de la construction de Versailles se poursuit. *Les Glorieux de Versailles* raconte avec passion les années entourant l'installation de Louis XIV en son palais. Une épopée où l'Histoire vraie rencontre le roman.

Jean-Michel Riou est l'auteur de nombreux best-sellers dont Le secret de Champollion, L'Insoumise du Roi-Soleil, Le Roi noir de Versailles, pour certains traduits à l'étranger.

Flammarion

Les Glorieux
de Versailles

DU MÊME AUTEUR

Le Boîtier rouge, Denoël.

Le Mille-pattes, Denoël.

Rendez-vous chez Scylla, Flammarion.

Les Voleurs d'ouragan, Flammarion.

Petits Arrangements avec les femmes de ma vie, La Martinière.

Un homme de liberté, Flammarion.

Le Secret de Champollion, Flammarion. J'ai Lu, n° 7922.

L'Insoumise du Roi-Soleil, Flammarion. J'ai Lu, n° 8289.

La Prophétie de Golgotha, Flammarion. J'ai Lu, n° 9032.

1630, La Vengeance de Richelieu, Flammarion. J'ai Lu, n° 9199.

1658, L'Éclipse du Roi-Soleil, Flammarion. J'ai Lu, n° 9493.

Un jour, je serai roi (Le Palais de toutes les promesses – tome 1),
Flammarion. J'ai Lu, n° 10058.

Le Roi noir de Versailles (Le Palais de toutes les promesses – tome 2),
Flammarion. J'ai lu, n° 10540, Prix du Roman Cœur de France
2013.

Jean-Michel Riou

Le Palais de toutes les promesses

Tome 3

*Les Glorieux
de Versailles*

(1679-1682)

Flammarion

© Flammarion, 2013.
ISBN : 978-2-0813-2378-0

À vous trois,

*Qui baigne ses mains dans le sang les lavera dans
les larmes.*

(Proverbe)

Les principaux personnages des *Glorieux de Versailles*

À la Cour

- Louis XIV, roi de France
- Marie-Thérèse d'Espagne, infante d'Espagne, épouse de Louis XIV, reine de France
- Athénaïs de Montespan, dite *la Sultane de Versailles*, favorite de Louis XIV
- Madame de Maintenon, dite Madame de *Maintenant*, future favorite de Louis XIV
- Alexandre Bontemps, premier valet de chambre de Louis XIV
- Jean-Baptiste Colbert, surnommé *Le Nord*, surintendant des Bâtiments du roi
- Le conseiller Thierry de Millard, influent membre du parlement de Paris
- Le duc de Bouillon, le maréchal de Bellefonds, le duc de Créquy, le comte de Soissons...
- Les courtisans

Au service du roi et de la Couronne

- Gabriel Nicolas de La Reynie, premier lieutenant de police du roi
- François Desgrez, exempt de police et bras droit de La Reynie
- Les *mouches* (espions) de La Reynie

Jean-Michel Riou

Les magiciens de Versailles

Louis Le Vau (décédé), ancien premier architecte du roi
François d'Orbay, ancien architecte du roi
Jules Hardouin-Mansart, premier architecte du roi et ses dessinateurs Lassurance, Chuppin, Cailleteau...
Charles Le Brun, premier peintre du roi
André Le Nôtre, jardinier de Versailles
Le musicien Lully, le dramaturge Molière (simple apparition)
Jean-Baptiste de La Quintinie, inventeur du Potager du roi (évoqué)
Les maîtres bâtisseurs du roi :
Le maçon Pierre Rouet (père de Bérénice) et son épouse Simone,
Les maçons Mazière, Bergeron ; les menuisiers Bergerat, Denis ; le charpentier Bricard
Le couvreur Dimanche Charuel, le marbrier Hubert Misson
Le serrurier Denis du Chesne, son épouse Madeleine
Pierre Thévenot, maître des œuvres des Bâtiments du roi
Le doreur Salvadi
Le contremaître Bachelard

Le clan des Pontgallet

Le maître maçon du roi, bâtisseur du roi, feu Nicolas Pontgallet
Sa veuve, Marguerite Pontgallet
Leur fils, Jean (décédé)
Leur fille, Anne Pontgallet
Léon, le mari d'Anne (décédé)
Amandine, fille d'Anne Pontgallet
Le Faillon, compagnon travaillant pour l'entreprise Pontgallet et son épouse Mélisande
Leur fils, Jean, dit Petit-Jean
Le menuisier Georges Gantier, compagnon d'Anne Pontgallet
Solange, une voisine des Pontgallet

Les Glorieux de Versailles

À Versailles

Les filles des bâtisseurs : Clotilde, Marie, Jeanne, Thérèse, Bérénice...

Jeanne, la fille du marbrier Misson et Antoine, le fils du serrurier Denis du Chesne

Fernand, l'apprenti malheureux dont la main glisse...

Antoine Maillard, fontainier des bassins de Latone et d'Apollon, et luthier par passion

Vautron, le vieux paveur, conteur de Versailles – et quelqu'un d'autre encore...

Les sœurs de Vincent-de-Paul : Begge d'Andenne, Eulalie de Mérida et Marie

L'aubergiste Hector Fontverne, patron du *Dauphin* (quartier du Parc-aux-Cerfs)

Violaine, servante au *Dauphin* et maîtresse de Pierre Lobiot

Monsieur Leduc, de la Maison du Roi, tyrannique employeur d'Amandine

Le valet Étienne

La *Dame grise*, faiseuse d'anges

Le médecin Éloy Martin

La Bataille, un goujat mort sur le chantier

À Paris

Le peintre Pierre Lobiot, ami de Jean Le Faillon

Betsabea, danseuse, comédienne et amie de Pierre Lobiot

Evaristo Gherardi, comédien de la troupe de la *Commedia dell'arte*

Claudius-Marcellus Apkarian, faussaire et trafiquant

Le sieur Joachim Barroubas, aubergiste (*Les Trois Lièvres verts*) et mécène du peintre Pierre Lobiot

Jean-Michel Riou

Amis ou ennemis ?

Toussaint Delaforge, dit le *Roi noir*

Ravort, dit *Traine la patte*, ancien complice du *Roi noir*
(décédé)

Don de La Fragua, riche Espagnol, propriétaire du domaine de
Saint-Val et des mines d'argent de Zacatecas

François de Saint-Val, associé et ami de Don de La Fragua

Conwoion, le guerrier breton, ancien marin du roi

Fernando Aixéres, bâtisseur espagnol

Youssef al-Mansûr ben Ibrâhîm, médecin arabe

Gorgone, le cocher

Feu le père Calmés, dit *Passe-Muraille*, préfet de discipline de
Montcler, l'ancien collègue de Toussaint Delaforge, et conscience
morale de celui-ci

Première partie

*Il est sans comparaison plus facile de faire
ce qu'on est, que d'imiter ce qu'on n'est pas.*

Louis XIV (*Mémoires*)

Chapitre 1

C'EST UN beau 1^{er} mai que celui de l'an 1679. Un jour annonçant déjà les promesses de l'été. Il fait doux. Presque trop, estiment les pères grincheux qui pestent en découvrant ce matin la tenue légère de leurs filles. Quelle saison, quelle époque... Elles portent des jupes colorées virevoltant quand elles tournent la taille, des chemisiers déliés au col, bâillant au premier soupir, des souliers du dimanche ornés de bouts de tissus bouclés puisqu'elles ont jeté leurs sabots aux orties.

Et voilà que ces jouvencelles s'impatientent, gémissent, accusant la chaleur. Mais la vraie raison de cette agitation, c'est le bal.

Clotilde, Marie, Jeanne, Thérèse – et d'autres – ont beau porter le prénom d'une sainte, rien n'y fait. La petite voix susurre à leurs oreilles et ne les lâche pas : les apprentis de leurs pères les attendent sur la place d'Armes pour danser, et peut-être s'encanailler... Plus question de timides œillades, de sourires penauds adressés de loin lorsqu'elles s'en vont au puits tirer l'eau tandis qu'eux, ces gaillards aux allures d'étalon, se lavent torse nu, font saillir les muscles, se pavanent, mains posées sur les hanches. Ce soir, elles prendront le baiser de celui qui se décidera à ceindre leur chevelure d'une couronne de fleurs.

*

Hélas, ce programme n'est encore qu'un rêve car, entre elles et leurs chevaliers, entre le début du jour et la nuit si prometteuse, il y a leurs pères – entêtés et obtus. Une muraille d'autorité autrement solide que le château immense, édifié par eux pour durer mille ans et plus.

Qu'il semble difficile de faire plier un bâtisseur de Versailles !

Charpentier, ferronnier, peintre, maçon, fontainier, ces forcenés du travail sont fiers du chemin parcouru, de s'être arrachés à la glaise du commun. Désormais, leur nom est synonyme d'un clan qui leur survivra. La réputation s'est jointe à la réussite. Ils ont de l'ambition pour leur progéniture, imaginent des alliances avec une famille prospère, fabriquent le futur selon de savants calculs laissant peu de place aux sentiments. La beauté ? Elle passe. La couleur des yeux ? Ils préfèrent celle de l'or. La dot, voilà ce qui compte. Eux aussi ont choisi – certainement pas comme leurs filles. La vie, répètent-ils, s'échafaude. Patiemment. Solidement. Et ce qu'ils ont fait de la leur atteste que cette méthode a du bon.

Rien n'est moins poétique... Surtout en ce 1^{er} mai, si espéré par les unes et si redouté par les autres ; ce jour de tous les espoirs ; ce jour de tous les dangers¹.

*

La tradition veut qu'on fête à cette date l'embauche des nouveaux apprentis. Avant de trimer jusqu'à la Saint-

1. Au Moyen Âge, on choisit le 1^{er} mai comme symbole du renouveau du printemps. Dès le XVI^e siècle, on offre aux femmes un brin de muguet, synonyme de porte-bonheur. Mais c'est aussi un geste d'amour... Qui mérite d'être fêté. Ainsi naît le Bal du Muguet. Les jeunes filles portent une robe blanche à l'image du brin de muguet que leur offrent leurs amoureux. Et les parents sont priés d'être discrets. C'est vers la fin du XVIII^e siècle que le 1^{er} mai devient aussi la fête du Travail.

Les Glorieux de Versailles

Martin¹, la jeunesse s'accorde un dernier moment de plaisir. Le muguet porte-bonheur a bon dos ! Cette fleur délicate est un poison. On l'offre à tire-larigot en échange d'un baiser. Si bien que les pères craignent la suite. Des mâles sans morale en réclameront davantage. Viendront les caresses, les soupirs et, dans la nuit noire, car la lune décroît, qui ne cédera pas aux jeunes hommes à peine arrivés, dont on ne connaît rien ? Ni le nom ni l'origine.

Les maîtres bâtisseurs font mine d'oublier qu'eux-mêmes se montrèrent ainsi. Un long parcours les a rendus coriaces. Ils sont sévères, aussi raides que leurs muscles endurcis. Leurs mains épaisses ne sont plus familières du plaisir. Danser ? Ils savent marcher vite, courir après le temps perdu sur le chantier de Versailles qui s'étale sur des lieues, dos courbés, prêts à porter, comme au temps jadis, une lourde charge, un œil surveillant la grue en bois qui peine à soulever une poutre de mille livres, l'autre jugeant à coup sûr la coupe du tailleur de pierre. Levés avant l'aube, ils ne songent pas à la gaudriole. Grâce à quoi, chez eux, on ne souffre pas de la faim, on dort dans un lit. Un jour, oui, dans celui de leurs filles se glissera un bon mari. Choisi par eux ! Voilà simplement ce à quoi auront droit ces donzelles qui minaudent, tapent du pied, supplient pour qu'on leur accorde un soir de liberté. Alors, ce sera non :

— Pas de 1^{er} mai !

Dans chaque maison, à l'heure du déjeuner, se joue la même scène.

*

Sur la route des Chantiers marquant l'entrée dans Versailles vit Bérénice, une jolie rousse de seize ans. Entre

1. 11 octobre. Cette fête marque la fin de la campagne des travaux.

novembre et avril, sa grâce a éclos telle la fougère d'hiver. Adieu l'enfant, sa poitrine se soulève, sa bouche si sensuelle grimace, ses yeux couleur de bronze supplient l'intraitable.

— Ai-je besoin de le répéter ?

Son père, le maçon Rouet, vient de lui refuser la permission de se rendre au Bal du Muguet.

Rouet a une théorie et on ne la lui retirera pas : le château fait tourner les têtes. Mordiou ! Faut voir l'envolée de moineaux lorsque passe au galop le cortège des courtisans conviés au divertissement royal. Allez demander à la cadette de frotter le linge quand Versailles s'illumine. Louis XIV y reçoit. Derrière les grilles, le peuple tend l'oreille. Est-ce le dernier menuet de Lully ? Jouera-t-on du Molière ? Mille feux embrasent le ciel d'encre... Qu'on se taise et lève les yeux ! Ces éclats sont pour Athénaïs de Montespan, *la Sultane de Versailles* et maîtresse adulée de Louis Dieudonné.

— Tu n'es pas marquise que je sache !

La porte claque. Bérénice fuit, pleure à l'étage. Simone, l'épouse du maçon Rouet, se lève pour débarrasser la table. Au passage, elle fusille son mari du regard.

— Non, c'est non, bougonne-t-il d'une voix moins assurée.

Simone est trop rusée pour réagir sur-le-champ. Elle touille le reste de ragoût, dos tourné à son mari, si bien que c'est lui qui s'en vient vers elle.

— Qu'est-ce que tu as ? essaye-t-il doucement.

Il cherche à la prendre par la taille, hérite d'une rebuffade.

Simone se retourne brusquement et fait face. La colère brille dans ses yeux. Pierre Rouet est toujours amoureux de cette femme élancée, aussi grande que lui. Il tente à nouveau de s'approcher. Elle s'écarte, mais ne peut s'empêcher de le faire tendrement.

— Si mon père ne m'avait pas autorisée à aller au Bal du Muguet, tu ne serais pas là à te frotter...

— J'étais sérieux, se justifie le maçon.

Les Glorieux de Versailles

— Je me rappelle surtout de tes mains baladeuses.

Elle soupire :

— Et je ne les ai pas repoussées. Mais t'en souviens-tu ?

L'époux n'a pas oublié. Elle était la plus belle, la plus sensuelle. Pour lui, rien n'a changé.

— Simone, bredouille-t-il, ne raconte pas de bêtises.

— Tu le regrettes, oui ou non ?

— Bien sûr que non !

— Alors, pourquoi tu m'offres plus de muguet ?

Le mari ouvre la bouche, la referme à défaut de trouver une réponse. Il n'est pas préparé à ce genre d'attaque. Négocier avec ses apprentis, traiter avec les fournisseurs, ferrailer pour être payé comptant... Soit. Mais sa femme, c'est autre chose. Elle sait s'y prendre pour faire de lui un coupable.

— *Vous* n'avez pas de cœur, maçon Rouet. C'est vrai pour moi comme pour *votre* fille.

Simone est sortie. Elle étend du linge. C'est le 1^{er} mai, le soleil se montre. En coin, elle surveille le pauvre Rouet. S'il sort pour la rejoindre, c'est gagné. Leur fille Bérénice ira au bal.

Chapitre 2

CE SONT déjà de sacrés hommes, secs comme un coup de trique, nerveux, bien bâtis. Chaque année, alors qu'une nouvelle campagne débute, Versailles a besoin de sang neuf. Trois cents gaillards se sont présentés, une poignée seulement a été retenue en attendant le prochain arrivage. Surtout, ce sont des novices peu dégrossis, juste arrivés de la campagne.

— Toi, oui. Les autres, non. L'autre rang avance... Plus vite !

Nombre parlent le patois de leur pays. C'est à peine s'ils comprennent que quelques-uns viennent d'être engagés. Serres en rang d'oignons, les cheveux en pagaille, la mine timide, ils traînent dans Versailles avant l'heure du repas, n'osant regarder de face ces filles curieuses, si différentes des paysannes de chez eux, et qui se montrent dans les rues.

Trois jours d'affilée, ils ont soulevé sans reprendre leur souffle, sans compter puisqu'ils ne savent pas, d'énormes quartiers de pierres carrées aux arêtes tranchantes arrivant de la carrière de Compiègne. Ils ont trimé, creusé, porté, craché dans leurs paumes déjà crevassées. À la première jérémiade, dehors. À celui qui renâclait, un coup de pied au cul. La moitié n'a pas vu vendredi. Seuls les meilleurs, les coriaces tiendront jusqu'à la Saint-Martin. Le verdict est tombé, samedi. Un pas en avant pour les appelés. Les autres, retour

au bercail, ventres creux, poches vides. Les faibles iront se perdre dans une cour des Miracles à Paris avant de finir aux galères ou au pilori ; les autres retrouveront le chemin de leur ferme, la vie du journalier, laboureur payé trois sols le jour, nourri d'un quart de pain de seigle et d'eau. Et ceux qui ont réchappé à la sévère sélection du maçon Bergeron, de cet autre, Mazière, du charpentier Bricard, des menuisiers Bergerat et Denis, y ont gagné un jour de repos.

C'était dimanche. La veille de ce 1^{er} mai 1679.

*

Pendant qu'ils récupéraient vaille que vaille, leurs nouveaux maîtres se réunissaient après la messe, place d'Armes, pour se partager les bras. Belle querelle de maquignons ! Chacun se plaignant d'hériter des mauvais, des moins solides – pire encore que l'année passée.

— À croire que la jeunesse n'a plus l'énergie qu'on avait de not' temps, soupirait le couvreur Charuel. Pas un pour rattraper l'autre. Des couillons, bras ballants, fatigués pour un rien. Moi, quand je suis...

— Tais-toi, raillait le marbrier Misson, aux poignets déformés par les rhumatismes. Tu radotes. L'année dernière, tu te plaignais déjà...

— Non, c'est pire encore, s'entêtait-il. Des sauvages qui vont manger mon pain blanc ! J'aime pas leurs dégaines...

— Moi, je me souviens de la tienne quand tu es arrivé à Versailles, avait aussitôt repris Hubert Misson. Tu n'avais pas l'air plus dégourdi. Des poux et des trous dans le pantalon ! Faisait pas le malin, le couvreur Dimanche Charuel...

— Ça suffit, Hubert...

— D'accord, mais tu me laisses le trio de Bretons.

Les Glorieux de Versailles

— Prends-les ! J'ai pas confiance. Surtout le plus grand. Il s'appellerait Conwoion, quelque chose comme ça. Pas chrétien ! Et puis, je comprends rien à ce qu'ils baragouinent.

— Ils arrivent de Plouguenast. Tu voudrais qu'ils parlent limousin ?

— Plouguenast ? Faut voir. À croire qu'ils font exprès de parler dans leur langue pour nous cacher des choses. Non, sans façon. Mais toi, tu me laisses les Limousins.

Misson avait tendu la main :

— Tope là.

Le marbrier était certain de conclure une bonne affaire.

*

Les jeunes engagés, ceux qu'on se partageait comme le bétail gras à la foire de Saint-Lô, n'avaient donc eu que peu de temps pour souffler et se trouver un lit, plutôt une pailleasse, dans l'un des hôtels dits de Limoges – car nombre d'ouvriers venaient de ce coin de France. Déjà, les dettes s'accumulaient. Dix sols pour la semaine, assortis d'un intérêt pour l'avance, puisque pas un ne disposait de quoi que ce soit. De loin, Versailles avait une autre allure. Partout, on en causait comme du *palais de toutes les promesses*, qu'il y coulait l'or, l'argent et le vin, que les filles étaient peu farouches ; or, voilà le règlement qu'imposait la mégère grosse comme une loutre tenant *L'Auberge de l'Ours*, rue Ménard, où avaient atterri les trois Bretons recrutés par Misson : pas de vinasse, pas de catins. On soupe à six heures. On se couche à huit, se lève à cinq. Pas de torche, de chandelle, pas le moindre lumignon dans les combles. Qu'un de ces bougres n'aille pas mettre le feu à la pailleasse !

— Le dimanche, c'est repos, avait-elle conclu. Sauf si le roi veut qu'on pousse le chantier. Dans ce cas, vous serez dispensés de messe.

Et cette nouvelle ne réjouissait pas même des Bretons élevés dans la crainte de Dieu.

*

Épuisé, les os brisés par le rythme infernal que leur avaient imposé les maîtres bâtisseurs lors du recrutement, le bataillon de Plouguenast avait fait le dos rond en entrant le dimanche, veille du 1^{er} mai, dans *L'Auberge de l'Ours*.

L'endroit était bondé d'habitues qui, pour certains, n'avaient pas quitté Versailles depuis des années. Massés autour des tables, ils expliquèrent à leur façon que les inconnus devaient se plier aux us des lieux. Qu'ici, les anciens faisaient la loi, que les manœuvres n'étaient pas bienvenus. Alors que ces goujats payés quarante livres par an – une misère – cherchaient où s'asseoir, les Limousins, les piqueurs, les appareilleurs écartèrent les bras pour occuper les places libres. Têtes penchées en avant, ils n'ouvraient la bouche que pour laper la soupe.

Un des Bretons, plus grand que ses deux compagnons, serra les poings. En effet, il se faisait appeler Conwoion – guerrier, en celte –, et ce n'était pas seulement à cause de son caractère ombrageux.

— Venez par ici.

Vautron, un compagnon paveur qui n'avait pas cherché à devenir maître, un solitaire installé à Versailles depuis des temps immémoriaux, s'était dévoué pour accueillir les étrangers. Il occupait une table à part et ne se mêlait pas aux autres. On le laissait en paix. De tous, c'était le plus ancien, voilà pourquoi il possédait la mémoire des lieux¹.

1. Voir *Un jour, je serai roi* et *Le Roi noir de Versailles*, tomes 1 et 2 du *Palais de toutes les promesses*, du même auteur, Flammarion, 2011 et 2012.

Les Glorieux de Versailles

— Avancez, je vous dis.

Il y eut bien quelques mouvements du menton, comme si les autres lui reprochaient d'être bienveillant, mais la salle en resta là.

— Assieds-toi, dit Vautron à Conwoion. Là, à côté de moi. Les autres, en face.

Il tapa affectueusement sur l'épaule du guerrier breton.

— T'as les épaules larges et, ricana-t-il en tripotant les muscles de ses bras, tu me sembles solide. Alors, je vais te donner un conseil : garde tes forces. Tu en auras besoin. Les imbéciles te respecteront quand ils te verront au travail.

Il coupa le pain en trois parts égales et les donna aux goujats :

— Faut les comprendre aussi, soupira-t-il. Ils se demandent qui vous êtes. Flemmards, forts en gueule ou fout-la-merde ? Moi, c'est pas pareil. J'en ai tant vu qu'au premier coup d'œil, je sais qui est franc et surtout qui tiendra le coup.

Cet homme-ci affirmait avoir connu le pire. « Oui, le pire », insistait-il. Dans tous ses mots revenaient le malheur et la souffrance.

— Avant, on savait au moins accueillir l'étranger.

Il mordilla un morceau de pain dur qu'il s'était gardé pour lui – ou plutôt, il l'attendrit en le laissant mollir dans sa bouche sans dents. Puis, il reprit :

— Quand je suis arrivé, y avait que des étrangers. Alors, forcément, tous s'entendaient.

Il déglutit lentement :

— Je dis pas non plus qu'il n'y avait pas des durs à cuire...

— Qui appelles-tu ainsi ? l'interrompit Conwoion, soudain plus attentif.

Le regard du paveur s'éclaira :

— Les lascars attirés par les lumières de Versailles et prêts à tout pour s'enrichir...

Le Breton se tourna vers la salle :

— Je n'en vois aucun ici. On ne doit pas parler des mêmes gens.

— Ne te moque pas, reprit gentiment Vautron.

— Une nuit d'été, un ou deux auront peut-être eu un coup de sang, continua Conwoion, un sourire narquois au coin des lèvres. Ce n'est pas ça une *tête dure*.

— Tu fais le malin, mon jeune ami... C'est de ton âge...

— Je voudrais bien te croire, vieil homme, mais...

— Je radote, hein ? J'en rajoute pour faire l'important ?

— Donne-moi un exemple pour éclairer ma lanterne. Ainsi, je saurai si nous parlons de la même engeance.

Vautron hésitait. Il but un peu d'eau pour se décider.

— Par chance, murmura-t-il, tu n'as pas connu le *Roi noir* et son double, le boiteux Ravort, une sacrée crapule qui commandait la clique des *Sans Aveux*...

Alors que son regard s'échappait dans ce monde connu de lui seul, Conwoion le fixa intensément comme si les souvenirs du vieillard l'intéressaient, d'un coup, bougrement.

— Un soir, faudra que je te raconte. Alors, tu comprendras que je disais la vérité.

— Pourquoi pas tout de suite ? demanda sobrement le Breton.

Vautron passa la main dans sa tignasse épaisse sans que l'on puisse dire s'il devait sa couleur de cendre à l'âge ou la saleté, voire à un peu des deux.

— Pas maintenant, lâcha-t-il. Je suis fatigué. Ici, tu trimes, tu manges ta pauvre part, tu te couches, et tu recommences...

Il saisit d'une main hésitante la cruche d'eau qui sentait la boue et fixa tour à tour les trois apprentis :

— Je n'ai que ça à vous offrir. Buvons à votre arrivée. Et que la Providence veille sur vous parce que vous en aurez sacrément besoin.

Les Glorieux de Versailles

Les Bretons ne comprenaient pas pourquoi le paveur se montrait si prudent. Ils n'avaient peur de rien. Les histoires à dormir debout, ils s'en moquaient. On les ressassait dans les fermes de Plouguenast d'où ils prétendaient venir. Leurs vieux en connaissaient à tire-larigot, et la veillée sinistre d'octobre à mai, autour d'une cheminée bourrée de tourbe humide, ils en avaient plus qu'assez. Voilà pourquoi ils avaient marché des lieues, fuyant la pluie, le vent, la misère de l'Arvor. Du moins, c'était la version qu'ils rabâchaient. Car si Conwoion accusait Vautron d'en rajouter avec son histoire de *Roi noir*, lui n'était pas en reste.

*

Il n'arrivait pas de Plouguenast. De même, il n'avait fait la connaissance des deux Bretons que sur la route des Chantiers, le 27 avril, un jour avant d'entrer à Versailles. Les garçons étaient perdus, paniqués par le tohu-bohu des charretiers hurlant et faisant claquer le fouet pour que les attelages remplis à ras bord de poutres de chêne plus lourdes que l'âme de mille pêcheurs parviennent place d'Armes où, dans un désordre formidable, il fallait jouer des coudes pour apercevoir le château du roi – la promesse d'un avenir radieux. Conwoion avait bien aidé les gars de Plouguenast, écartant fermement les novices agglutinés devant le bureau d'embauche et, s'il parlait breton, ce n'était pas vraiment l'accent de Loudéac ou de Saint-Brieuc que pratiquaient ses compères. Il arrivait de plus à l'ouest, leur avait-il dit, de Gouesnou, non loin de Brest, sans livrer d'autres détails, et c'était déjà un autre monde pour les naïfs de Plouguenast qui le crurent sur parole. Eh quoi, les trois étaient du même peuple, affirmait Conwoion. Il fallait s'unir. Plus ils le seraient, moins on leur chercherait de noises. Pour preuve que ce n'était pas des belles promesses, Conwoion avait

montré le sacré beau poignard qu'il cachait sous sa veste. « Faites-moi confiance. On vient du même pays, hein ? C'est compris. On est cousins. Du même sang, c'est mieux. Personne ne s'en prendra à notre meute. »

Les deux avaient ri, bien contents de former une alliance qui leur réchauffait le cœur et donnait du courage. Alors, on avait serré des mains, le meilleur des contrats pour ceux qui ne savaient pas écrire leur nom. Ils ne cherchaient pas la bagarre, un rien de moins que la misère... Et Conwoion avait assuré qu'il désirait la même chose. Pas d'ennuis ? Solennel, il avait promis. D'ailleurs, s'il cachait quelque chose, c'était son problème. Alors, ce soir, à la table de Vautron, fraîchement engagés, portés par cette victoire, « ceux de Plouguenast » ou prétendus tels qui arrivaient à Versailles pour travailler, roulaient des épaules et voulaient qu'on leur parle du futur. Qu'après toutes ces semaines à marcher le ventre vide, on leur annonce de beaux jours. Conwoion et ses *durs à cuire* ne les intéressaient pas. Que Vautron ne veuille pas expliquer qui était le *Roi noir* n'avait guère d'importance. Seule comptait la fête du lendemain.

En les entendant, Vautron cligna de l'œil :

— Vous cherchez des filles ?

Ils secouèrent la tête ce qui, pour les moins taciturnes, signifiait oui, au pays de Plouguenast.

— Voilà qui ne va pas arranger vos affaires, grimaça Vautron.

Il se tourna vers la salle qui se désintéressait d'eux.

— Ils ont tous des vues sur elles, murmura-t-il. Pensez donc... L'hiver à les reluquer en coin. Le bal, c'est l'occasion ou jamais. Alors, un conseil : méfiance.

Il cracha sur le sol ; la terre grasse et graisseuse collait aux sabots :

— Un autre conseil pour bien me faire comprendre : oubliez.

Les Glorieux de Versailles

Vautron aimait enfoncer le clou. Puis, il soupira, repoussa son assiette :

— C'est aussi pour ça qu'on vous a regardés de travers lorsque vous êtes entrés. Les filles, c'est chasse gardée. Pas touche, les nouveaux ! Demain, la nuit sera sombre et les pioches à portée de main. Si vous en approchez, un coup sur le carafon et *ad patres*. Laissez tomber. Reposez-vous. Mardi, ce sera dur...

— Ça veut dire quoi ? grinça le plus petit qui faisait face à Conwoion. On n'a pas la peste. On a mérité de s'amuser.

Il roulait les *r* et s'embrouillait la langue en s'essayant au français.

— Pas touche, je te dis, martela le paveur. Sinon, couic...

Il glissa le pouce sur la gorge et le déplaça lentement de la gauche vers la droite. Et puisqu'il pensait avoir tout dit, il se leva péniblement. Alors, Conwoion le saisit par la manche et le força à se rasseoir.

— Reste encore, vieil homme.

Sa voix était calme, mais Vautron savait que les êtres dangereux ne montraient leur force que lorsqu'il était trop tard pour en mesurer les effets.

— Tu n'as nul besoin de me contraindre, rétorqua-t-il en usant de la même douceur. Demande et, si je peux t'aider, je le ferai.

Conwoion était brun, les yeux bleus, un sacré beau mélange de granit et d'azur. Un Breton, en somme. Malgré les épreuves imposées par les maîtres bâtisseurs, ses mains n'avaient pas souffert du coupant des pierres, pas plus que de la chaux vive qui rongait la couenne. Son visage, marbré pour toujours par les embruns salés des tempêtes de l'ouest, de celles qui entraînent au plus profond des terres et brûlaient en un jour les récoltes d'un an, était large et carré. Ses pommettes saillantes ajoutaient au portrait du pirate des îles des mers chaudes dont le sang se mélangeait à celui du mulâtre

à force d'être son frère d'armes ; et qu'il était céleste dans ses vêtements de misérable. Vautron se dit qu'il méritait mieux que le travail de galérien qui l'attendait. À moins qu'il en soit un, échappé de Marseille. Il regarda ses poignets : aucune trace de fers. Le vieux paveur soupira. En quelques mois, peut-être moins, le chantier engloutirait Conwoion – d'Argoat ou d'Armor, de la terre ou de la mer, peu importait. Alors s'effacerait le rêve astral du marin au long cours auquel avaient cru avant lui des milliers d'autres insoumis.

— Puisque tu prétends tout connaître, parle-moi d'une fille... Je l'ai vue au puits. Elle est blonde, grande. Elle a les yeux tantôt bleus, tantôt gris.

Vautron plissa les siens.

— Et, bien sûr, elle est belle, n'est-ce pas ?

Conwoion ne répondit pas.

— J'en vois plusieurs qui damneraient tous les saints, grommela le paveur. Au moins, dis-moi son nom ?

— Juste un prénom : Amandine. Les autres l'appelaient ainsi.

Le vieux paveur se figea.

— Amandine Pontgallet... Ne t'intéresse pas à elle. Fuis-la !

Juste ce qu'il fallait répondre pour exciter le guerrier.

Chapitre 3

LA BEAUTÉ rend-elle plus heureux ? Amandine n'en est pas sûre. Sans faire des chichis, sans jouer la coquette, en regardant les choses en face, elle se trouve belle, et Dieu, qu'elle a raison ! Pourtant rien ne lui va, rien ne lui plaît : sa vie, sa famille et surtout les gourdes de Versailles, ces filles niaises qu'un rien met en émoi. Un ballet le 1^{er} mai ! Mais avec qui danser ? À qui sourire, à qui plaire ? À un de ces apprentis benêts aux mains raboteuses dont les regards grivois racontent qu'ils cherchent le coup de reins ? Brutal, rapide, sans amour, sans égard ? Au premier venu, Clotilde, Marie, Jeanne, Thérèse, même Bérénice, la rousse, se retrouveront grosses. Alors, qu'elles dansent, se frottent au ventre des goujats, qu'elles prennent du plaisir car bientôt leurs hanches s'élargiront, leurs seins deviendront lourds, elles marcheront, rue Ménard, un chiard aux joues rouges dans les bras, un second, la morve au nez, accroché à leurs jupes défraîchies, et elles courront après l'argent, économisant chaque morceau de bois, coupant le pain, le vin pour gagner un jour sur la disette. Tant de malheurs contre un petit brin de muguet ? Non merci. Amandine Pontgallet rêve d'une vie plus grande.

*

Hier soir, le paveur Vautron s'était fait philosophe. Qu'elle fût différente (il s'agissait d'elle), et même supérieure aux autres, n'était pas faux. Et il ne parlait pas seulement de sa beauté.

— Elle a la grâce d'une nymphe.

Il hocha la tête. La comparaison lui plaisait. Mais se faisait-il bien comprendre ?

— Sais-tu au moins de quoi je parle ? demanda-t-il à Conwoion.

Le Breton aurait pu répondre que les légendes du pays d'où il venait ne manquaient pas de mythes et de demi-dieux, mais il se tut, laissant aller le conteur qui se penchait et roulait les yeux. Le vieux oubliait la fatigue quand il se glissait dans son meilleur rôle : raconter l'histoire de Versailles.

— Elle pourrait séduire le diable, martela Vautron.

Il but, ménageant son effet.

— Mais la grâce est parfois un cadeau empoisonné. Ainsi, la nature l'a faite trop jolie pour la vie qui l'attend. Le mieux pour elle serait d'épouser un bon maçon qui lui ferait des gosses solides. Sa grand-mère possède une belle affaire, héritée de son mari, et il y a une palanquée d'héritiers qui donneraient une sacrée grosse dot pour coucher dans son lit. Les bâtisseurs fonctionnent comme une grande famille. Ils s'allient pour se renforcer, grimper vers le sommet. À chaque génération, ils vont plus haut, ils sont plus forts. Mais Amandine, c'est autre chose. Elle n'acceptera jamais de partager leur vie. Elle a d'autres visées...

Vautron secoua la tête :

— Elle ne pense qu'au château et au beau monde qui y loge.

— Ton histoire ne fonctionne pas, vieil homme, cingla Conwoion. Tu dis qu'elle est fille de maçon et j'ai vu qui

étaient ces hommes. Coriaces, raides comme la corde du pendu. Aucun ne céderait aux pleurnicheries de sa fille.

— Tu juges vite et plutôt bien, mais tu ne sais pas tout. Amandine n'a plus de père. Voilà pourquoi elle n'en fait qu'à sa tête.

Vautron crut que le jeune Breton y voyait une bonne nouvelle. Il n'aurait pas à convaincre un des rustres qui l'employait et ne promettait que l'esclavage. Séduire la fille était son affaire et, connaissant son adresse, il ne doutait pas de sa réussite.

— Tu te crois sauvé, hein ? ricana Vautron. Alors, écoute-moi. À ses yeux, tu n'es qu'une ombre pouilleuse. Elle ne te verra pas. Tu n'existes pas.

Conwoion se redressa pour punir l'outrage.

— Je ne cherche pas à te blesser, mon ami, murmura le paveur. Je veux t'aider. Amandine est une nymphe, mais son monde n'est pas celui des eaux claires. Sa vie est marquée à jamais par ce qu'on appelle *l'étang puant*.

Il s'essuya la langue sur la manche crasseuse de sa veste, peut-être parce que ces derniers mots étaient empoisonnés.

— As-tu entendu parler de ce lieu maudit ? Non, bien sûr, continua-t-il sans attendre la réponse. Eh bien, il est là, à deux cents pas de nous.

— Tu espères m'effrayer ? ricana Conwoion.

Les Celtes aimaient les histoires et les leurs étaient plus terrifiantes encore.

— Je te mets vite en garde, petit. Et je le ferai encore le premier jour où tu iras au travail. Je te dirai où poser le pied, comment soulever la pierre pour ne pas te briser le dos. Je te montrerai qui est brutal, canaille, voleur. Je ferai tout cela pour ton bien. Alors, écoute-moi. Ne t'approche pas d'elle.

Mais plus il parlait, plus le Breton semblait attiré. Pourtant, Vautron expliquait que la mort rôdait autour de la fille

Jean-Michel Riou

et de l'étang puant. Eh quoi ! le paveur ignorait que le sang, Conwoion l'avait fait couler plus d'une fois. Le paveur aurait été surpris d'apprendre que, l'an passé, le jeune apprenti naviguait sur le *Soleil-Royal*, un vaisseau de guerre portant cent canons. La rage, le feu, la poudre, il connaissait. À la guerre de Hollande¹, il hurlait : « *Hasta la vista*² ! » avant de trancher des gorges espagnoles. Conwoion avait tué quinze hommes sans que sa main tremble.

— Dis-moi seulement si la fille ira au bal ? sourit-il mystérieusement.


Vautron se leva. Il était fatigué. Il prenait le chemin de sa chambre.

— *Hasta la vista*, murmura-t-il sans se retourner comme s'il devinait les pensées du guerrier.

1. La guerre de Hollande (1672 à 1678) oppose la France, l'Angleterre, la Suède, la Bavière, Liège, Münster à la Quadruple-Alliance (l'Espagne, le Brandebourg, le Saint Empire, les Provinces-Unies).

2. Au revoir.

Chapitre 4

 QUI PEUT le mieux décrire Amandine ? Jean, le fils du maçon Le Faillon. Sur les vingt années que compte sa vie, il en a passé plus de quinze avec la fille aux yeux tantôt bleus, tantôt gris. Pas besoin de parler pour se comprendre. Une mimique, un regard lancé au ciel... et ils éclatent de rire. Pourquoi ? Qu'ont-ils vu, entendu, que les autres, tous les autres, n'ont pas même perçu ? À quoi pensent-ils ? De qui se moquent-ils ? Personne ne le sait ; eux seuls entrent dans leur monde. Bonheur ou chagrin, ils devinent avant même de prononcer un mot. Si Amandine relève sur le côté droit la mèche insoumise de sa chevelure blonde, quelque chose l'ennuie. Si elle se gratte le nez, c'est qu'elle y réfléchit. Si elle baisse les yeux, Jean sait qu'elle va lui demander de la débarrasser du petit caillou dans son sabot qui la rend boudeuse – et il ne le lui refusera pas.

*

Petits, ils s'exerçaient à lire sur les lèvres pour que, jamais, aucun ne perce leurs secrets. Jean s'accrochait à la bouche sensuelle de son double qui sculptait dans l'air un *ai* et un *je*, et un *m* aussi. Ils avaient dix ans.

— Tu viens de dire : je t'aime...

Jean murmurait ce *je t'aime* de peur qu'il s'envole.

— T'as gagné ! À ton tour, dis-moi quelque chose en silence.

Amandine ne semblait pas émue par sa déclaration. Il s'agissait en effet d'un jeu. Lui y croyait vraiment et c'était pour cela qu'il éprouvait tant de gêne à exprimer ses sentiments. Timidement, il assemblait dans le vide des voyelles et des consonnes plus ordinaires. L'hiver, elles filaient dans un coton de buée.

— Pagaille ! J'ai trouvé. Trop facile...

C'était le nom du chien qui ne les quittait jamais.

— Continue...

Les petits nuages se formaient à la queue leu leu.

— Que dis-tu ?

Il recommençait. Patiemment.

— Se retrouver ce soir ? Oui, mais où ?

Jean secouait la tête de bonheur et il articulait, articulait à s'en décrocher la mâchoire.

— Devant le château ?

— C'est ça ! Après l'Angélu, criait-il.

— Tu as parlé. Et c'est triché...

Il avait tant de choses à raconter, tant de phrases se bouscullaient dans sa tête.

— Allez, tu recommences...

Jean se pliait au caprice et, si elle ne trouvait pas, Amandine posait ses mains fines et longues, aux attaches délicates, sur les hanches du garçon.

— Je vais entrer dans ton corps et je connaîtrai tes secrets, promettait l'ensorceleuse.

*

Amandine et Jean atteignirent leurs seize ans. Le charme frivole de leurs enfantillages perdurait. Par peur de tout

Les Glorieux de Versailles

perdre, ils ne changeaient rien, refusaient de voir que leurs caresses devenaient sensuelles. Amandine approchait d'un Jean pétrifié par un indicible plaisir physique. Il fermait les paupières, suppliant Dieu de lui offrir un miracle : elle lirait dans son cœur qu'il l'aimerait toujours. Pour qu'elle comprenne parfaitement, il fallait que ses idées soient claires. Il se concentrait jusqu'à en mourir. Au fond de lui, il hurlait qu'ils ne se quitteraient jamais, et un prodige se produisait : les mains diaphanes d'Amandine remontaient vers ses épaules. Un souffle doux et chaud balayait ses cheveux, caressait son front, et il s'y soumettait, priant, priant pour qu'il ne s'arrête pas.

— Je sais à quoi tu penses...

Sa bouche se posait sur la joue de Jean, dans le creux, juste au-dessous de l'oreille. Il rougissait. Devinait-elle aussi qu'il l'imaginait nue ? Il en était si heureux et si honteux à la fois qu'il dessillait les yeux.

— Jean, tu trembles... As-tu peur de moi ? se moquait-elle.

Il cherchait à la saisir, mais elle filait comme l'eau coulant entre les doigts. Le charme était rompu.

— Il est tard ! Je vais au château. Le roi m'attend...

C'était faux. Cela faisait partie du jeu, du rêve dans lequel elle se glissait. Un jour, soutenait-elle, elle entrerait par la grande porte, au bras d'un seigneur. Et rien ne pouvait plus détruire Jean.

Chapitre 5



MANDINE ET JEAN ont maintenant vingt ans en cette année 1679. L'un et l'autre ne vivent nulles amourettes. Pour Jean, l'explication est limpide : ce ne peut être qu'elle, mais, de peur d'essuyer un refus, il n'a jamais tenté le geste de trop – au moins, ainsi, elle n'a jamais dit non. Tant qu'il ne commet pas de faux pas, il la garde près de lui. C'est mieux qu'un adieu sans retour. Il se rassure en voyant que les jours passent, qu'Amandine ne regarde aucun homme de son milieu. Pourtant, ils sont nombreux à tournicoter comme des mouches, à tenter leur chance. Le bal du 1^{er} mai sera une sacrée occasion. Au puits, on la serre déjà de près, même les nouveaux apprentis, en particulier un Breton qui ne la lâche pas des yeux, plastronne au milieu des siens, joue de son charme en silence, avant de s'approcher lentement. Jusqu'au moment où...

— Jean, on s'en va !

... Ce Breton-ci ou un autre, qu'importe. La belle ne supporte pas le manège de ces gens. Que l'un d'eux croie à sa chance la met en colère. Jamais elle ne mangera de ce pain-là ! Alors, elle prend son cicérone par la main – à qui rien ne pourrait faire plus plaisir – et ils marchent à vive allure, bras dessus, bras dessous, jusqu'au coin de la rue. Elle se sert de lui. C'est son bouclier, son protecteur, mais pas son chevalier et, quand ils sont seuls, elle reprend ses distances.

Jean ressent comme un grand froid en perdant le contact avec la peau de sa bien-aimée.

— Pas un pour rattraper l'autre ! grommelle-t-elle en lisant sa jolie robe. Ces maçons sont tous bêtes !

Aucun mot pour lui, ni remerciement ni regard, pas un geste. Et Jean est aussi maçon. Il travaille depuis peu avec son père, Le Faillon, pour l'entreprise de la grand-mère d'Amandine, Marguerite Pontgallet. Mais il ne fera pas ce métier-là indéfiniment ! Il a d'autres projets, il veut devenir peintre – artiste peintre ! –, et n'y songe-t-il pas d'abord pour plaire à Amandine ?

— À demain, comme d'habitude, chuchote-t-elle tristement, sans se retourner.

Au moins, Jean n'a pas de rival et se console ainsi. Il compte sur le temps pour gagner la bataille. Amandine se décidera un jour, elle sait ce qu'il éprouve. Peut-être doit-il y croire puisqu'il est tout pour elle – un frère, un ami, ce père qui lui manque tant. Un amant ? Il refuse de répondre, de peur de rompre la magie de leur enfance, cette vie d'autrefois où ils devinaient les pensées ingénues de l'autre.

Il vaut mieux en effet qu'il ne perce pas pour de bon le cœur d'Amandine car il lutte contre une ombre, une silhouette sans nom, changeante, prise au hasard lorsque la troupe des courtisans surgit à Versailles, à l'invitation du roi. L'homme de sa vie est parmi eux. Amandine le croit : un jour, elle croisera le regard du personnage encore inconnu qui la fera entrer dans ce château royal que ceux de sa condition ne font que construire.

*

— Non, c'est non !

Voilà que la seule jeune fille de Versailles n'ayant pas à convaincre son père – puisqu'il a disparu – a décidé

de ne pas aller au bal. Qu'aurait-elle à gagner ? prétend-elle.

— Pour me glisser un brin de fleur fanée dans les cheveux, je n'ai pas besoin de me faire écrabouiller les pieds par toute une bande de rustres. Du muguet, il y en a partout ! Il suffit de se baisser.

Debout, bras croisés, droite comme un I, Amandine fait face à sa grand-mère, Marguerite, et à sa mère, Anne : deux survivantes du puissant clan Pontgallet, bâtisseurs de Versailles. Et ce n'est pas assez pour résister à la tornade qui les toise. Marguerite se passe les mains sur le bas du dos, se pose lourdement sur une chaise au coussin usé. Tout est pareil dans cette pièce. Il y fait triste. Rien d'accroché aux murs sans âme et, trônant au centre, une table noircie au brou de noix, patinée à la crasse sur laquelle Marguerite pose aussitôt les coudes. L'âge, les épreuves ont fini par rattraper cette femme, veuve de Nicolas, maître maçon du roi. Dieu sait qu'elle s'est battue pour les siens, pour l'entreprise, contre l'adversité, luttant afin de survivre à la mort de ses proches : son mari, mais aussi son fils, et Léon, le mari d'Anne. Encore que, pour ce dernier, l'inconnu s'ajoute au malheur. Léon a disparu, il y a dix ans, à la suite d'une terrible altercation entre elle et lui. Le sujet de la dispute ? Amandine. Et Marguerite se sent coupable de ce qui a suivi.

Emportée par la colère, elle avait sottement appris à Léon les liens qui unissaient cette enfant à leur pire ennemi d'alors, le *Roi noir* de Versailles, celui que le paveur Vautron décrivait comme le maître des tripots et des bouges de la ville royale. Un infâme corrupteur, un criminel sans regret qui avait décidé de détruire le clan Pontgallet. Léon était de taille à résister et aurait pu tout supporter, sauf ce qu'il découvrit au sujet de ce monstre sans foi ni loi. Jadis, le pire ennemi de Marguerite avait séduit Anne pour la rejeter immédiatement.

Il en était né une fille, Amandine, dont tous, y compris son géniteur, ignoraient les origines, jusqu'au jour maudit où Marguerite s'était libérée.

Le bon gendre d'humeur toujours égale était sorti de ses gonds en entendant la confession. Alors, il avait bondi chez le *Roi noir* pour lui régler son compte. Mais n'avait-il pas été tué en retour ? Quoi qu'il se soit passé, son corps n'avait jamais été retrouvé.

Fuyant la vérité, du moins n'osant l'affronter de face, Marguerite s'était peu à peu persuadée qu'elle n'était pas entièrement responsable de ce malheur. Elle s'en sortait plus ou moins, parfois rongée que de moitié par la culpabilité. Léon avait été sot de se jeter dans la gueule du loup. On n'affrontait pas le *Roi noir*, un ancien lutteur dont cent victimes arrachées des enfers auraient pu raconter la cruauté.

*

Les années passant, en remuant ses sales souvenirs, en les recomposant à sa sauce, selon ce qui l'arrangeait et la soulageait, Léon est devenu responsable. Pour la veuve Pontgallet, provoquer Delaforge fut une faute. Parfois, il lui arrive même de s'excuser de lui avoir avoué la vérité – peut-être de se pardonner. Depuis vingt ans, elle tient d'une main de fer son entreprise. Elle a surmonté les épreuves, triomphé du *Roi noir*, sauvé l'héritage de son mari que Delaforge voulait détruire. Elle a réussi, contre l'avis de tous, contre les mauvais coups du sort, faisant fi des médisances, des narquoiseries des bâtisseurs qui ne croyaient pas en cette femme. Elle sillonne les rues de Versailles, va sur *son* chantier, tête haute, raide et sèche afin qu'on la sache encore vivante, prête à mordre si un

Les Glorieux de Versailles

seul tente de lui faire barrage. Ainsi elle supporte moins mal ses erreurs. Et ce qui ne tue pas endure.

*

Les tortures intérieures de Marguerite, autrefois douce et tendre, l'ont rendue aigrie, renfermée, acariâtre. Mais si l'on déblatère dans son dos, en prenant soin qu'elle n'entende pas par peur de ses colères soudaines et légendaires, c'est pour ne pas savoir que les fantômes du passé troublent sa terrible solitude ; que la nuit, elle supplie Léon de revenir, maudit le *Roi noir*, implore feu son mari de la secourir, et que rien ni personne ne lui répond. Pas un mort, pas un vivant ne lui dit si elle est ange ou démon. Alors, elle s'énerve, divague, pleure, rit comme une possédée, s'extirpe de son lit, saisit la chandelle, se place nue devant le miroir, raille son corps osseux autrefois si rond et plein, ce ventre fripé, ces seins plats et desséchés, accusant Dieu de l'avoir damnée et, réalisant son offense, s'agenouille pour Lui demander pardon. Qu'a-t-elle fait pour être si malheureuse ? Quelle est la cause de sa détresse ? Elle doit savoir, sinon, elle deviendra *vraiment* folle. Elle cherche, oui, et, parfois, la nuit livre sa réponse : la faute incombe à Amandine. Tout part, tourne autour d'elle. Peu à peu, le visage parfait de sa petite-fille dormant dans la chambre voisine s'impose. Elle l'aime, gémit la veuve en se griffant les mains, mais les vivants et les morts en sont témoins, l'enfant a le diable dans la peau.

*

C'est une question de sang. Cela lui vient de son père, songe-t-elle encore aujourd'hui en regardant celle qui se croit supérieure. Insoumise, ne cédant jamais ! Pourquoi ne va-t-elle

pas au bal pour que les choses rentrent dans l'ordre ? Un bon mari maçon, Jean Le Faillon, par exemple, et l'avenir de l'entreprise serait assuré.

Les ombres de ses nuits détestables et hantées reviennent l'assaillir, murmurant qu'Amandine a *le diable dans la peau*. D'un coup, Marguerite la déteste et, puisque sa cervelle déraille, hoquette, elle s'en veut dans le moment qui suit. Sa petite-fille n'y est pour rien. C'est à cause de son père. Pas Léon. Le vrai, Toussaint Delaforge, le fameux *Roi noir*. Soudain, le délire revient comme le jour où elle avoua à son gendre que Toussaint avait séduit Anne avant qu'il ne la connaisse, que *le sang du diable* coulait dans les veines de leur Amandine chérie. Dieu du ciel, elle avait cru agir au mieux. Léon avait épousé Anne alors qu'elle était grosse. Par amour, il avait endossé les joies et les peines, ne réclamant aucune explication puisque, assurait-il, le passé était enterré. Mais le *Roi noir* tournait toujours au-dessus de la famille, tel le vautour, menaçant de l'anéantir. Marguerite n'ignorait rien du pouvoir de nuisance de Delaforge pour l'avoir accueilli alors qu'il n'était que simple apprenti. Trompant son mari, leurré à son tour par la fausse candeur de l'animal, il s'était immiscé dans leur foyer, corrompant, volant, tournant la tête de la fragile Anne. Delaforge, bâtard né dans une cave, avait beau être manchot, legs d'une autre vie où ce lutteur gagnait la sienne en versant le sang, il ne manquait ni de force ni d'adresse. Ni de perversité. Le fils de Marguerite en avait payé le prix. Découvrant pour son plus grand malheur les forfaits de l'intrus, il avait été froidement exécuté dans la maison même qui hébergeait le poison et la mort. Toussaint Delaforge avait maquillé son crime en accident, échappant ainsi au bûcher. Mais Nicolas n'était pas parvenu à survivre à la disparition de son fils.

Bien plus tard, Marguerite comprit l'horrible vérité. Une chemise trempée de sang, celui de son fils, avait trahi le

Les Glorieux de Versailles

meurtrier¹. Anne élevait l'enfant d'un Delaforge qui ignorait ses liens de parenté. C'était pour ça que la matrone des Pontgallet s'était tue. Accuser le *Roi noir* revenait à salir sa fille, et surtout Amandine, bâtarde du pire des bâtards, marquée au fer à jamais. Se taire, oublier sans avoir fait le deuil du passé ? Amandine, déjà, avait empêché Marguerite de venger la mort des siens...

*

Hélas, ces êtres irréconciliables s'étaient retrouvés à Versailles. L'une voulait bâtir, l'autre trafiquait et, puisqu'elle ou lui était de trop, l'affrontement avait repris. Ravort, associé libidineux, tordu et infirme de Delaforge, versé dans le jeu, le chantage, les filles de joie, convainquit le *Roi noir* que les Pontgallet menaçaient leurs affaires. Marguerite avait découvert qui était le meurtrier de son fils : elle se vengerait. Mais si Toussaint avait su pour Amandine, aurait-il écouté Ravort ? L'enfant était encore au centre de tout, comme ce jour où Léon cherchait à savoir ce qui empêchait Marguerite de répondre aux attaques du boiteux Ravort et du *Roi noir*. Pressée de toutes parts, accusée d'être faible, elle décida de parler. Par orgueil, sans doute, pour se soulager du poids de ces secrets et parce qu'elle pensait que Léon la comprendrait. Mais la veuve avait provoqué un désastre. En apprenant qui était le père d'Amandine, le flegmatique Léon conclut qu'il fallait le tuer. Et donc, n'était jamais revenu de l'hôtel des *Sans Aveux*, quartier général du *Roi noir*.

Sa petite-fille... Responsable du malheur ? Marguerite s'en était peu à peu convaincue après que le *Roi noir*, apprenant enfin ses liens avec Amandine, l'eut sauvée de la mort en tuant Ravort qui s'apprêtait à éliminer l'enfant. Blessé lors

1. Récit du drame dans *Un jour, je serai roi*, *op. cit.*

du combat, Delaforge s'était enfoncé dans l'*étang puant* où gisait Léon – puisqu'il avait été vraiment tué. Et le vieux paveur Vautron, qui semblait tout connaître sur Versailles, n'avait pas eu tort de dire au Breton Conwoion qu'Amandine était une nymphe, même si l'eau dont elle venait n'avait rien de clair.

Ce 1^{er} mai, Léon et Toussaint reposent donc sûrement dans cet *étang puant* et leurs fantômes en jaillissent parfois pour persécuter Marguerite. Surtout Delaforge qui fit tant de mal et se racheta en protégeant Amandine. Pour cela, doit-elle le pardonner ? Voilà ce qui la ronge, l'oblige à se taire, alors que, depuis l'enfance, Amandine parle de son bienfaiteur, le *Roi noir*, un chevalier sans peur et mystérieux, qui surgit près de l'*étang puant* pour la protéger. Mille fois, elle a demandé à sa mère, à sa grand-mère si elles connaissaient ce héros. Pourquoi s'était-il sacrifié ? Mille fois, les femmes Pontgallet se sont mordu les lèvres. Si bien que le mythe a grandi, surtout dans la tête d'une enfant rêveuse qui y voit un signe du ciel. Elle rencontrera un jour un prince au même visage.

*

Amandine, innocente et surtout idiote ! Cause de tout ! Jouant la donzelle ! Méprisant ceux de son milieu, refusant de se joindre à eux pour le bal ! Cette fois, elle saura qui elle est – et qu'elle ne vaut pas mieux qu'une autre !

Marguerite se lève, décidée à vider sa bile une bonne fois pour toutes. Elle n'a plus mal au dos : *Tu as le diable dans la peau*, se répète-t-elle en secret, *tu as hérité des défauts de ton père. Ton sort est celui d'une bâtarde !* La démenace ne dure que le temps d'un éclair. Il fait jour, elle n'est pas seule, face à son miroir. Elle doit se ressaisir... Depuis peu, elle ne contrôle plus ses accès de colère... A-t-elle parlé ? Elle

interroge ses ombres familières. A-t-elle commis l'irréparable ? Rien, personne ne répond. Alors, elle contemple la scène et comprend que cette fois encore le pire ne s'est pas produit. La bile est restée dans son ventre. Mais ce qu'elle voit est misérable : Anne, la mère d'Amandine est prostrée, dépassée par sa fille qui, elle, fixe sa grand-mère tremblant encore de la tête aux pieds.

— Qu'as-tu ? lui demande-t-elle d'une voix adoucie.

C'est la beauté, l'innocence, un ange qui se précipite pour aider une vieille femme à s'asseoir. Comment imaginer lui faire du mal ?

— Je suis fatiguée, Amandine, gémit la veuve Pontgallet.

— Tu travailles trop. Tu dois te reposer.

— Non, ce n'est pas à cause de cela. C'est de ta faute... Amandine écarquille les yeux. A-t-elle été méchante ?

Marguerite secoue la tête pour tenter de chasser les esprits revenant à la charge. Mais la silhouette de Toussaint Delaforge ne la lâche plus.

— Pardonne-moi, si je te fais souffrir, murmure Amandine, en caressant la main de sa grand-mère. Dis-moi ce qui t'a blessée et comment réparer.

Non, l'enfant n'est pas le double du *Roi noir*. Marguerite s'accroche à cette idée. Le calme revient, un brin de raison aussi.

— Promets-moi de te rendre au bal, chuchote-t-elle. Fais-le pour moi... Je t'ai tant donné...

Amandine gonfle les joues à la façon des gosses, usant de son charme sans le vouloir. Fichtre, elle n'aime pas ce chantage. Son front se plisse, elle relève sur le côté droit la mèche insoumise de sa chevelure blonde – c'est donc qu'elle réfléchit. Faire plaisir ou résister ? Et dans ce moment où elle s'abandonne sans chercher à plaire, sa beauté s'épanouit. La veuve Pontgallet revoit le visage du *Roi noir*, si fort, si troublant, au point de séduire sa fille, Anne, puis de la jeter

comme une catin. La colère revient. Elle doit serrer les poings, fermer les yeux pour se contrôler. Les tremblements redoublent. Amandine, la pure, imagine qu'elle est la cause des soucis de sa grand-mère. Pourrait-elle la faire mourir de chagrin ? La jeune fille croit bien aux contes de fées.

*

— J'ai un autre rendez-vous, murmure-t-elle, se décidant à dire la vérité.

— Avec qui ?

Anne réagit enfin. Entre elle et sa fille, les rapports sont tendus. Amandine reproche à sa mère de se laisser aller, d'être négligée, de gâcher les belles années qu'il lui reste. Depuis la disparition de Léon (Amandine avait huit ans), Anne part à vau-l'eau. Maintenant, voilà qu'elle fréquente un autre homme qui voudrait se faire appeler beau-papa. Et elle boit avec lui. Après, ils se chamaillent, se jettent des noms d'oiseaux et se réconcilient à la nuit en s'enfermant dans la chambre d'Anne. Amandine se bouche les oreilles pour ne pas entendre leurs gémissements. L'homme part à l'aube, l'œil bas, l'haleine fétide, le cheveu en désordre, réclamant un baiser à sa *nouvelle fille*.

— Ça ne te regarde pas avec qui je vais ! Tu as assez à faire avec l'autre...

C'est sans appel. Elle déteste que sa mère traîne avec une canaille.

— À moi, le dirais-tu ? tente la plus âgée en se forçant au calme.

Même si depuis peu elle s'emporte sans vraie raison, Marguerite a toujours été bonne avec sa petite-fille. Protectrice, nourricière et, autrefois, complice, tandis qu'Anne s'abandonnait au malheur, gémissant sur son sort et accusant celle qu'elle appelle *la régente des Pontgallet* d'être responsable du

« départ de Léon » puisqu'elles n'en disent pas plus de peur de commettre l'irréparable devant Amandine qui, elle, ne croit plus depuis longtemps aux histoires à dormir debout de sa mère.

Léon se serait rendu dans le repaire du *Roi noir* et n'en serait pas revenu. Tué par celui qui, peu après, a protégé « son enfant » ? Ça ne tient pas debout... Amandine imagine plutôt que Léon est parti. Peut-être ne supportait-il plus Anne ? Combien elle le comprendrait. Mais s'il était bon, comme le répète Marguerite, pourquoi a-t-il abandonné sa fille, filant sans jamais plus se manifester ? Soudain, Amandine hait celui qu'elle croit être son père. Puis le pleure. Rien n'est vrai !

Il la chérissait plus que tout, jure encore Marguerite. Donc, on ment, et elle saura ce qu'on cache. Si elle en parle avec Jean, lui demande ce qu'il pense, il baisse les yeux. Partage-t-il le secret des Pontgallet ? A-t-il peur de lui faire du mal ? Amandine a fini par combler à sa façon le silence de ceux qui l'entourent. Léon est sûrement mort, quelque part, loin de Versailles, après avoir fui Anne. Mais le *Roi noir* ne l'a pas tué. Voilà la vérité. Au moins, sa version la soulage d'un autre chagrin : imaginer qu'elle ne fut pas aimée par Léon, celui qui, pour elle, sera toujours son père.

Ensuite, il n'est pas difficile de deviner pourquoi le sujet est interdit dans cette maison. Disparu ou mort, c'est pareil. La coupable s'appelle Anne. Gémit-elle sur son mari ? « C'est ta faute ! » hurle-t-elle. Elle ne sait qu'accuser Marguerite sans dire pourquoi. « Si je suis avec un autre, c'est de ta faute ! » Mais il s'agit d'une duperie. Sa mère est faible, injuste, aigrie, et elle ment. À la voir, à l'entendre, la seule idée qui vienne est de s'enfuir. Et surtout, de ne jamais la croire. Alors, comme toujours à la fin, Amandine se tourne vers sa grand-mère, la seule en qui elle ait confiance :

— À toi, oui, je veux bien dire qui je vais voir.

— Veux-tu que nous sortions ?

La jeune fille hausse les épaules et jette un regard en coin vers sa mère :

— Je me moque de ce qu'elle pense...

C'est son père, songe à nouveau la veuve. Endurcie, intraitable avec les faibles. Mais la bourrasque est passée. À présent, Marguerite se contrôle. C'est aussi la seule façon d'apprendre ce que mijote sa petite-fille.

— Je me rends au château.

— Pour y rencontrer qui ?

Amandine se redresse fièrement :

— Un valet de la Maison du Roi.

— Seigneur ! s'exclame Marguerite, et quel est le programme ?

— Nous allons visiter.

— Le château ? Mais tout le monde le connaît. Est-ce pour découvrir un lieu secret ?

Silence.

— Amandine, s'il te plaît...

— L'Appartement des Bains, avoue-t-elle à voix basse.

— Sais-tu qui l'a construit ?

— Oui, oui. Tu me l'as répété cent fois. C'est toi !

— Pas entièrement... Mais j'ai choisi les marbres, je les ai fait tailler, j'ai aussi...

— Grand-mère... Je t'en prie...

— Et tu as besoin d'un valet pour aller où il me suffit de me présenter pour qu'on ouvre les portes ?

— La visite n'est qu'un prétexte, bafouille la jeune fille. En fait, ce valet...

— Son nom ?

— Étienne. Je ne connais que son prénom.

— Va pour Étienne... Continue.

— Il a promis de me trouver un emploi auprès des courtisanes du roi.

Les Glorieux de Versailles

Toujours cette obsession... Approcher de la lumière et s'y brûler.

— Tu y crois vraiment ?

Amandine baisse les yeux.

— Devines-tu... la faveur qu'il exigera avant ?

— Tu ne peux pas me l'interdire ! rugit la rebelle.

— Non, mais ne voulais-tu pas me faire plaisir ? câline Marguerite.

— Si je vais au château, après je ferai tout ce que tu voudras.

— Alors, reviens vite et emmène-moi au bal.

— Toi, grand-mère ? éclate de rire Amandine.

— Oui, nous irons ensemble et tu verras que personne n'approchera si tu ne le désires pas. Mais fais-moi plaisir... Pour une fois, j'ai envie de m'amuser.

Rien n'est moins vrai. Mais Marguerite a son idée. Et un projet.

N° d'édition : L.01ELIN000318.N001
Dépôt légal : septembre 2013